

PIERRE DE BETHMANN

“Le swing m’a touché à vif”

Tandis que son superbe nouvel album en trio avec Nelson Veras et Sylvain Romano vient de paraître, nous avons proposé au pianiste de revenir sur sa longue histoire à travers un entretien biographique en plusieurs parties. Voici la première.

par Yazid Kouloughli / photos Jean-Baptiste Millot

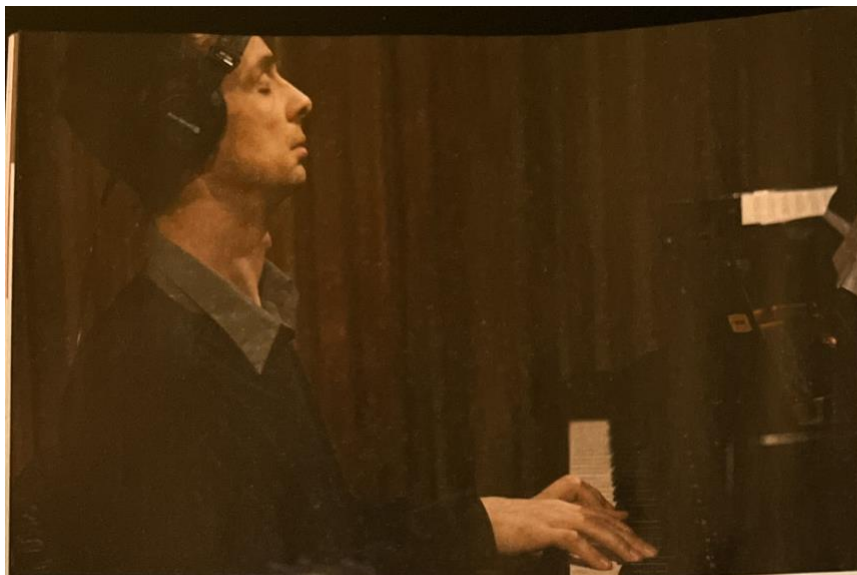
En près de trente ans de carrière, Pierre de Bethmann aura exploré une variété peu commune d’horizons : depuis l’aventure du trio Prysm, l’un des seuls en France à être sorti des frontières pour vivre une belle aventure américaine, jusqu’aux nombreuses formations dans les configurations les plus diverses. De son trio consacré aux standards jusqu’à la grande formation avec le Medium Ensemble dans une veine contemporaine, en passant par un quintette électrique et un quartette récemment réactivé et renouvelé, il décline à chaque fois les voluptés d’un univers où se mêlent références à une tradition qui l’a marqué très tôt et escapades quasi futuristes.

Dans quel milieu avez-vous grandi et quelle place avait la musique chez vous ?
J’ai grandi dans le 5^e arrondissement de Paris, qui était beaucoup plus populaire à l’époque. Je suis allé dans les écoles du coin, les beaux lycées de la République. Je crois que j’étais globalement bon élève. J’ai suivi le cursus qu’on attend d’une bonne éducation dans une bonne famille pas trop dysfonctionnelle et très aimante, avec une attention particulière à ce que cette éducation soit la plus complète possible. La musique avait une grande place là-dedans, essentiellement dans la famille de ma mère. De façon un peu caricaturale, elle en avait une bien moins grande dans celle de mon père, qui chantait très faux. Je crois que

j’ai eu une arrière-grand-mère maternelle qui a été premier prix de conservatoire de Bâle, et mes grands-parents maternels étaient extrêmement mélomanes : ma grand-mère a joué du piano, et ma mère a hésité entre une carrière de concertiste et de médecin, ce qu’elle est finalement devenue, tandis que sa meilleure amie, ma marraine, a choisi la musique. J’ai commencé avec une professeure particulière, Martine Picot, avec qui j’ai étudié de mes 6 à mes 23 ans, qui avait une classe privée à la Schola Cantorum rue Saint Jacques, une sorte de super conservatoire indépendant qui a eu son heure de gloire, avec des élèves de la bonne société du 5^e arrondissement. Chaque année j’avais deux rendez-vous qui me faisaient bien flipper : d’abord un concours de l’Union des Femmes Artistes Musiciennes organisé par un jury féminin, ensuite l’audition de ma prof, en public. J’ai un souvenir d’avoir joué une sonate de Beethoven pour piano et violoncelle. C’était un gros rendez-vous.

Comment arrive le jazz dans ce parcours très classique ? Il m’a piqué au vif assez vite, de par mon grand-père maternel et quelques disques qu’on m’a offerts. Ma prof a eu l’intelligence de considérer que le jazz était une musique “sérieuse” et qu’elle n’était pas compétente, et je lui en suis très reconnaissant. Elle avait vu les Jazz Messengers au Club Saint-Germain, Miles Davis, et elle regardait cette musique avec une sorte de bienveillance pas très commune dans le monde du classique dans les années 1970. J’ai donc appris

SUITE



Entretien

en autodidacte, en écoutant des disques, et c'a été un coup de cœur assez profond et immédiat. D'abord le swing, un autre rapport au placement rythmique qui m'a touché à vif et qui m'a procuré une émotion forte, et le "monde harmonique" un peu nouveau avec les blue notes et des enchaînements d'accords très particuliers, puis au fur et à mesure, l'improvisation que le classique semblait avoir un peu abandonné, à l'exception notoire de la culture de l'orgue français — dont on vient d'avoir très bel exemple lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques. Tout ça c'était entre mes 10 et mes 15 ans. Ça m'a aussi touché parce que j'ai toujours un peu triché avec les exigences du classique, notamment la lecture des partitions, même si je ne devrais pas le dire. Puis mon année de quatrième, j'ai fait la rencontre au Lycée Henri IV de deux personnes qui me font découvrir entre autres un double LP de Duke Ellington que j'ai toujours et la musique de Charlie Parker. Claqué monumentale. Je ne comprenais vraiment rien avant d'avoir un déclic au bout de six mois et d'entendre le sens du génie mélodique de Bird tout en étant à des années-lumière de pouvoir le reproduire. J'avais quand même réussi à jouer les basses des accords de certains morceaux sur le violoncelle de ma petite sœur, le piano n'étant pas dans la pièce où se trouvait la platine. Le big band de Dizzy Gillespie m'a aussi fait un choc. J'ai un peu largué mon grand-père à ce moment-là, dont les héros étaient Louis Armstrong, Sidney Bechet et Django Reinhardt que j'écoutais avec lui, mais j'étais happé par le bop, tout en continuant à jouer mes pièces classiques. À cette époque je n'ai aucun mentor à qui poser des questions. On avait formé un trio piano-basse-batterie avec des élèves de ma professeure auxquels je suis toujours assez lié. On devait jouer quelques standards, j'écrivais probablement mes improvisations, et je rentrais à tâtons dans l'esprit de cette musique avec une grande timidité dont je ne sais pas très bien si elle m'a quitté depuis. Plus tard, en prépa, je tomberai sur Weather Report et dans toutes les années 1970. Finalement, ma découverte du jazz s'est faite avec beaucoup

de trous dans la raquette, mais quand même de façon chronologique, et j'ai l'impression d'avoir fait moi-même l'effort de passer d'un stade à un autre, comme ce qui s'était passé sur un siècle de musique.

Vous vous orientez ensuite vers une école de commerce. Est-ce que l'idée de faire de la musique votre métier vous traverse l'esprit à ce moment-là ? Pas du tout. Je ne me pensais pas au niveau, je sentais que je n'avais pas assez travaillé et même si j'aimais très profondément la musique, c'était alors un monde très abstrait, inatteignable. J'étais dans un environnement où on admirait très profondément les artistes, mais ils étaient comme sur un piédestal. J'ai en effet continué mes études jusqu'à une prépa pour les grandes écoles, et même si elle m'accompagnait tout le temps, je ne travaillais la musique que par à-coup et je travaillais toujours beaucoup comme ça, au gré des programmes que j'ai à faire ou que je me donne. Mais à un moment il faut prendre le taureau par les cornes. Les études ne marchaient pas trop mal, ça me faisait rentrer dans un cadre que je n'analysais pas aussi bien que maintenant mais je pensais que ça permettrait d'être autonome par rapport à mes parents, ce que je souhaitais très fort. J'entre à l'ESCP, la "petite sœur" d'HEC, et j'y passe trois ans. Mais j'ai ressenti ça comme un non-choix : c'est le genre de formation où on peut atterrir si on n'est pas trop manchot à l'école et si on ne se pose pas trop de questions sur ce qu'on a envie de faire, ou si comme moi on s'intéresse à un paquet de choses sans pouvoir choisir.

Vous passez ensuite un an à la Berklee School de Boston. Quel était votre projet, et comment aviez-vous connaissance de l'existence de cette école qui n'avait pas encore la réputation qu'elle a aujourd'hui en France ? J'avais sérieusement envie de m'atteler à la musique. On est à la fin des années 1980, on apprend surtout le jazz dans les clubs et l'enseignement n'est pas du tout structuré comme aujourd'hui. Mais ça se savait qu'à un endroit dans le monde on pouvait

“

Je rentrais à tâtons dans l'esprit de cette musique avec une grande timidité dont je ne sais pas très bien si elle m'a quitté depuis.

apprendre cette musique d'une autre façon. J'en entends parler par un type que je croise dans une soirée à Paris, qui lui était plutôt en échec scolaire et qui avait décidé d'y aller. Il a eu la générosité de me donner un dossier d'inscription qu'il avait sous la main. Après avoir envoyé un enregistrement d'un glg qui m'avait permis de faire baisser un peu la facture grâce à leur système de bourse, même si j'ai quand même emprunté de l'argent pour compléter, je décide de me payer mon année sabbatique, pour sortir de France et me frotter à cette culture-là, mais sans autre idée que d'ajouter quelques cordes à mon arc. C'a été une grosse claqué : j'ai pu mettre en forme tout ce que j'avais appris de façon intuitive, et par-dessus tout sur le *time*. J'y allais vraiment pour jouer, et j'ai fait des sessions tout le temps, pour me confronter à la section rythmique et ressentir de l'intérieur la musique. Je me retrouve avec des gens beaucoup plus avancés que moi, très marqués par le Quartet de John Coltrane et le Second Quintet de Miles Davis, et je me vois encore très bien leur dire au cours d'une jam que je ne prendrai pas de solo, que je ne sais pas faire. J'étais déjà heureux d'avoir tenu jusque-là avec eux ! Je me rendais compte qu'il y avait vraiment du boulot, et j'ai travaillé comme un fou pendant un semestre. Je n'ai jamais bouffé autant de musique qu'à ce moment-là. J'ai alors vraiment le sentiment de passer un cap et je me dis que ce serait peut-être jouable pour moi. (À suivre)

ALBUM "Essais Volume 6" (Alea / Socadisc, Choc Jazz Magazine).

CONCERTS Le 31 janvier à Lurs (L'Osons Jazz Club), les 12 février et 13 février à Paris (Sundside-Sunset).